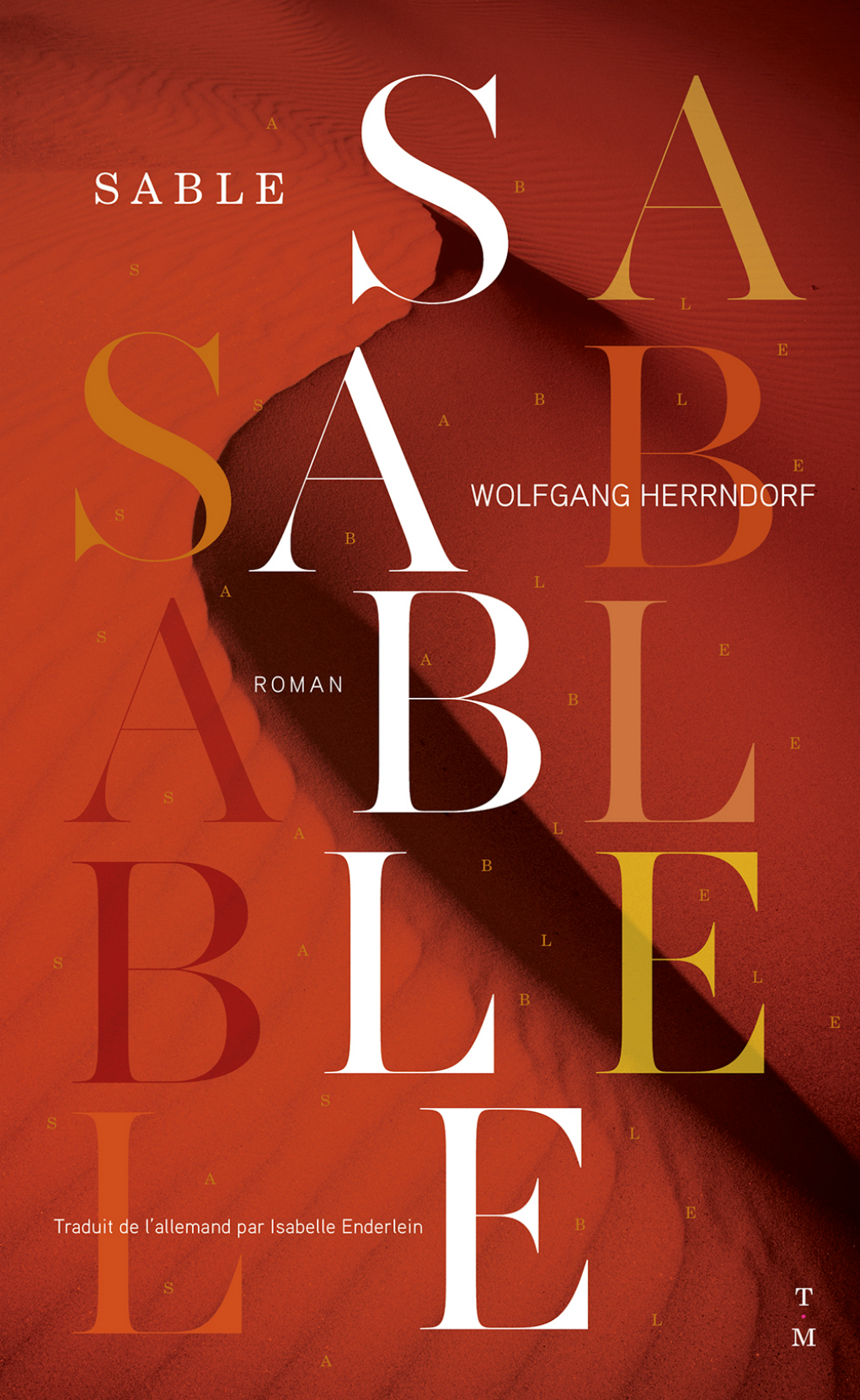

SABLE
WOLFGANG HERRNDORF
ROMAN
Traduit de l'allemand par Isabelle Enderlein
T
M

Une ville du Maghreb située en bord de mer, sale, chaotique, corrompue, pittoresque. En toile de fond les montagnes et le désert, et une piste qui mène vers l'oasis. Des communautés d'idéalistes cosmopolites sont installées là. Par-là circulent des agents secrets, des brasseurs d'affaires et des contrebandiers de tout poil.
Roman policier ? Quatre hippies sont assassinés.
Roman d'espionnage ? Que fait ici la jeune et belle Américaine Helen Gliese… Les malentendus règnent dans cette Babel nord-africaine.
De quoi parle-t-on ici ? À quoi a-t-on affaire ?
À un thriller exotique ? À un roman noir ?
À une fresque postcoloniale ?

Entrer dans ce livre suppose d'accepter de perdre pied, d'abandonner ses habitudes de lecture et son horizon d'attente. Un livre d'une très rare intelligence, courageux et absolument singulier, abreuvé par un humour léger, jouissif.

Collection animée par Soazig Le Bail.

Sable

Wolfgang Herrndorf

Roman

Traduit de l'allemand
par Isabelle Enderlein

T
·
M

Wolfgang Herrndorf, né en 1965 à Hambourg, a fait des études de peinture. Son premier roman et son recueil de nouvelles ont été salués par la critique. Son roman *Good Bye Berlin*, publié en 2012 aux éditions Thierry Magnier, a été encensé par la presse en France comme en Allemagne et plusieurs fois primé. Wolfgang Herrndorf est décédé le 26 août 2013.

Isabelle Enderlein est lectrice et traductrice de l'allemand. Elle vit à Berlin.

Premier Livre : La mer

Targat

Chaque année, nous expédions un bateau
vers l'Afrique, dilapidant argent et vies
humaines. Qui êtes-vous ? voulons-nous
savoir. Quelles sont vos lois ? Quelles
langues sont les vôtres ?
Eux n'envoient jamais de bateau chez nous.

Hérodote

Debout sur le mur en limon, un homme torse nu tendait les bras comme un crucifié. Dans une main, il portait une clé à vis rouillée ; dans l'autre, un jerrycan en plastique bleu. Son regard, surplombant les tentes, les bâches et les baraques, les montagnes de détritus et l'infini du désert, guettait à l'horizon l'imminent lever du soleil.

Le moment venu, il frappa la clé contre le jerrycan et lança l'appel : « Les enfants ! Les enfants ! »

Les façades orientales des baraques s'embrasèrent d'orange vif. Le rythme de la clé, creux et lancinant, se noya dans les ruelles couleur de plomb. Des silhouettes de momies, étendues dans des cuvettes et des tombes, s'éveillèrent à la vie, louant de leurs lèvres gercées la gloire du Dieu unique. Trois chiens

plongèrent leurs langues dans une flaque de vase. De toute la nuit, la température n'était pas descendue en-deçà de trente degrés.

Imperturbable, le soleil surgit sur les vivants et les morts, les croyants et les païens, les riches et les miséreux, rayonnant sur la tôle ondulée, le contreplaqué et le carton, le tamaris et la crasse. De sa lumière, il inonda la barrière de détritus haute de trente mètres qui séparait le quartier du sel et le quartier vide des autres districts de la ville, laissant apparaître des amas de bouteilles en plastique et de carcasses de voitures, des piles cabossées mêlées de tuiles brisées et de chamotte, des montagnes de déjections et de cadavres d'animaux.

Surmontant la barrière, il jaillit sur les premières maisons de la ville nouvelle, des bâtisses éparses de style espagnol à deux étages, ainsi que sur les minarets effrités des faubourgs de la ville. Sans bruit, il glissa sur les pistes de l'aéroport militaire, sur les ailes d'un mirage 5 abandonné, sur le souk et les bâtiments administratifs voisins. Ses rayons percèrent le métal des stores en berne de petites boutiques d'artisans, et s'insinuèrent à travers les volets du commissariat central, encore désert à cette heure. Enfin, il remonta la rue du port bordée d'alfa, ruissela le long des vingt étages de l'hôtel Sheraton, et atteignit, peu après six heures, la mer cernée de montagnes. C'était le matin du 23 août 1972.

Il n'y avait pas un souffle de vent. Une mer d'huile s'étendait jusqu'à l'horizon, immense plaque de blindage. Un gros paquebot de croisière, cheminées jaunes et guirlandes éteintes, somnolait au beau milieu, le bastingage constellé de verres de champagne vides.

La richesse, aimait à dire notre ami au jerrycan, appartient à tous. Il n'y a qu'à tendre les bras.

Au commissariat central

You know what happened to the Greeks ?
Homosexuality destroyed them.
Sure, Aristotle was a homo, we all know
that, so was Socrates. Do you know what
happened to the Romans ? The last six
Roman emperors were fags.

Nixon

Polidorio avait un QI de 102.

Il l'avait calculé au commissariat, pendant la longue nuit des dossiers, d'après un questionnaire destiné aux écoliers français âgés de douze et treize ans. Ce questionnaire, Canisades et lui l'avaient déniché parmi des papiers d'emballage de formulaires imprimés à Marseille. À tour de rôle, ils l'avaient rempli au stylo-bille dans le temps imparti, l'un comme l'autre dans un profond état d'ivresse.

La longue nuit des dossiers avait lieu deux fois par an. Des montagnes de paperasses étaient alors amoncelées dans les couloirs, et faisaient l'objet d'un rapide examen avant d'être brûlées dans la cour. Cette tâche ingrate, qui s'éternisait jusqu'à l'aube, était traditionnellement dévolue aux plus

jeunes du service. Personne n'était en mesure d'expliquer pourquoi certains documents étaient conservés et pas d'autres. On avait repris le flambeau de l'administration aux Français comme on reprend une formule de politesse ; les formalités administratives s'avéraient disproportionnées au regard de leur utilité. L'écrasante majorité des accusés ne savait ni lire ni écrire, les actions en justice restaient sommaires.

Cette nuit-là, une panne de courant s'était produite au commissariat. Des heures durant, Polidorio et Canisades s'étaient démenés pour trouver une clé carrée susceptible d'ouvrir la boîte à fusibles. En désespoir de cause, ils avaient poursuivi leur travail à la lueur des bougies. Sous l'influence conjuguée de l'alcool et du haschich, leur épuisement avait viré à l'euphorie. Ils avaient organisé une bataille de boules de neige en papier froissé dans la cour du commissariat, puis une course-poursuite de meubles-classeurs à roulettes dans les couloirs.

Canisades venait de certifier qu'il était Emerson Fittipaldi et Polidorio de balancer sa cigarette allumée sur un tas de déchets, quand ils étaient tombés sur des cartes d'identité spéciales datant de l'époque coloniale. Ils les avaient introduites dans une machine à écrire, y avaient inscrit des noms fantaisistes, et au petit matin, titubants, ils avaient pris le chemin du bordel local (« Je me présente : Bédeux, envoyé spécial du comité de la vertu »).

Mais avant ça, donc, il y avait eu ce funeste test d'intelligence. De cette nuit fatale, Polidorio n'avait que de vagues réminiscences ; mais le résultat du test, lui, battait le rappel. 102.

– Tu me fais rigoler ! s'était moqué Canisades, deux Noires aux petits seins sur les genoux. L'alcool, le stress,

la panne de courant ! C'est des excuses, ça ? Allez, on arrondit à cent !

Canisades avait obtenu un bien meilleur résultat, mais Polidorio ne savait plus combien exactement. Seul son propre score s'était impérissablement gravé dans sa mémoire ; et il avait beau se concéder qu'il eût sans doute fait mieux en état de sobriété – peut-être pas plus que Canisades, mais enfin mieux –, le 102 lui revenait tel un boomerang dès que quelque chose échappait à son entendement. Qu'il avait plus de mal à comprendre que les autres. Ou qu'il riait d'une blague une fraction de seconde après tout le monde.

Jusque-là, Polidorio s'était toujours considéré comme un gars sensé, voire doué. À présent, il ne voyait plus très bien sur quoi cette conviction s'était fondée. Certes, il avait franchi les étapes de l'école, des études et des examens sans encombre. Mais sans plus. Toujours dans le peloton, toujours dans la moyenne. Le score ne disait rien d'autre, d'ailleurs. La moyenne.

Tôt ou tard, la plupart des gens prennent conscience de leur propre médiocrité. Souvent à la fin de l'école ou au début de la vie professionnelle, et moins rarement les intelligents que les imbéciles. Mais tout le monde n'en souffre pas dans la même mesure. Ceux qui, enfants, n'ont pas été frottés aux idéaux du mérite personnel, de la performance et du dépassement de soi s'accommoderont sans doute de leur faiblesse d'esprit comme on se fait à un gros nez ou à des cheveux fins. Les autres, à l'inverse, s'insurgeront par des réactions de fuite classiques : comportement vestimentaire fantasque, mode de vie excentrique, voire ambitieuse recherche d'un Moi existentiel, enfoui tel un trésor en un for intérieur, et dont les psychologues accordent l'existence à la dernière

burne de l'espace. Quant aux plus sensibles, ils font une dépression.

Canisades ayant eu la délicatesse de faire part de leurs aventures nocturnes au cercle élargi de leurs collègues et connaissances, Polidorio s'aperçut quelques jours plus tard que son casier, qui portait le numéro 703, avait été profané par un petit farceur, lequel avait transformé le 7 en 1 et le 3 en 2 au stylo-bille.

Pendant vingt-huit ans, il n'avait pas perdu une seconde à se soucier du niveau et de la mesurabilité de son intelligence. Et voilà qu'à présent, c'était devenu une idée fixe.

Café et migraine

Bien sûr, un fou, de ceux qui en ont plein
les poches et qui sentent de hauts
sentiments vibrer en eux, tirera toujours
son épingle du jeu.

Joseph Conrad

– En quoi ça me regarde, tout ça ? Raconte tes salades à qui tu veux, à tes pieds si ça te chante, mais pas à moi !

Polidorio s'était versé du café et le touillait de son stylo-bille. En ce début d'après-midi, les volets bleus du commissariat ne laissaient filtrer qu'une infime raie de chaleur blanche.

– Et puis d'abord, tu te ramènes pas quand bon te semble avec un type sous le bras. Des machines Hollerith ! N'importe quoi ! Tu sais même pas ce que c'est. Et je m'en fous, d'ailleurs. La seule chose qui m'intéresse, c'est *où* ça s'est passé. Réponse : à Tindirma. Et *qui* est chargé de Tindirma ? Dont acte. Remballe-moi ça, et file. Non, tais-toi. Arrête ton baratin. Ça fait une heure que tu me saoules. Écoute-moi bien.

Mais le gros n'écoutait rien du tout. Campé devant le bureau de Polidorio dans son uniforme crotté, il débitait des conneries. Tous les gens d'ici faisaient ça quand ils refusaient

de coopérer. Et si on avait le malheur de les interroger, ils débitaient des conneries d'un autre genre.

Polidorio n'avait offert ni chaise ni café à son interlocuteur. Et il l'avait tout de suite tutoyé alors qu'il devait avoir trente ans de moins que lui et qu'ils étaient du même grade. Typiquement, c'était là des moyens éprouvés pour offenser ce genre de personnage. Mais le gros paraissait vacciné. Imperturbable, il causa horticulture, voiture de fonction, retraite future, et carence en vitamines. Pour la quatrième, cinquième et même sixième fois, il précisa le contenu de son plein d'essence et sa conception du transport de prisonniers, évoqua la justice, le hasard et la volonté suprême, désigna tour à tour les fenêtres qui se faisaient face (le désert et la mer), la porte (la fastidieuse traversée du quartier du sel), le ventilateur de plafond en panne (Allah), puis donna un coup de pied au paquet étendu à terre (la cause de tous les maux).

Ladite cause de tous les maux était un jeune homme aux pieds et poings liés, qui répondait au nom d'Amadou et que le gros avait chopé dans le désert entre Targat et Tindirma – un fait que l'on ne comprenait que très à la marge de ses élucubrations.

– Et le terme « domaine de compétence », jamais entendu parler ? marmonna Polidorio.

Pour toute réponse, le gros déclara qu'un bon travail de police était une affaire de technique. Interrogé sur le lien entre technique policière et lieu du délit, il démontra toute la difficulté de pratiquer l'agriculture près de l'oasis. Et comme Polidorio s'impatientait de savoir ce que l'agriculture venait faire là-dedans, il l'informa des difficultés d'approvisionnement, de l'existence des sables mouvants, du manque d'eau, et de la jalousie des voisins, qui s'opposaient à la prospérité,

aux cerveaux électroniques et à l'organisation policière. Il jeta un nouveau coup d'œil à la machine Hollerith en panne, scruta la pièce en feignant l'émerveillement, puis, ne voyant aucune chaise à portée de main, finit par s'asseoir sur le prisonnier. Le tout sans interrompre une seconde son flot de paroles.

– Ça suffit maintenant ! le coupa Polidorio. Écoute-moi bien.

L'espace d'un moment, il laissa planer ses mains au-dessus de son bureau, puis les posa, résolu, à droite et à gauche de sa tasse. Il considéra le gros, qui répétait sa dernière phrase. Deux boutons manquaient à son pantalon. Des gouttes de sueur perlaient à ses lobes d'oreilles charnus et dansaient en rythme. D'un coup d'un seul, Polidorio oublia ce qu'il voulait dire. Ses tempes palpitèrent légèrement, et son regard tomba sur le café qu'il venait de touiller. Une centaine de petites bulles se pressaient dans la tasse en cercles concentriques. La vitesse de rotation faiblissant, les bulles migrèrent vers le bord de la tasse où elles s'entassèrent, bouillonnant amphithéâtre. Chaque bulle formait comme une petite tête qui considérait Polidorio, les yeux plissés. De petites têtes dans les petites bulles, des moyennes dans les moyennes, des grandes dans les grandes. D'un pas militaire, l'auditorium se déplaça, synchrone, retomba une seconde dans une sorte de léthargie, puis enfla de nouveau… Quand Polidorio expira, le quart de son public mourut, et le gros reprit sa tirade : bons d'achat d'essence, sable du désert, fièvre aphteuse, familles nombreuses, rebelles, palais présidentiel…

Au moins, Polidorio savait de quoi il n'était *pas* question. Mais de quoi il s'agissait au juste, alors là… Transférer un prisonnier de Tindirma à Targat n'avait aucun sens ! Sauf si

le gros connaissait vaguement le type qui lui servait de chaise et qu'il souhaitait s'en débarrasser pour éviter toute compromission personnelle. En même temps, il avait pu se promener sur la côte pour son bon plaisir. Peut-être qu'il voulait voir le port ? Ou qu'il y était allé pour affaire ? En tout cas, il y avait sûrement une histoire de fric là-dessous. Tout était toujours question de fric, dans ce pays. Il voulait sans doute vendre des trucs : ce ne serait pas le premier shérif de village à liquider au souk ses machines à écrire, ses valeurs mobilières et ses armes de service pour compenser les salaires non versés. Et si ce n'était pas une histoire de fric, alors c'était une affaire de famille. Il avait peut-être un fils là-bas. Ou une fille obèse en âge de se marier. Ou peut-être allait-il au bordel ? Si ça se trouvait, il avait une fille obèse qui travaillait au bordel et à qui il voulait vendre son arme de service. Tout était possible.

Le cliquetis assourdi d'un réveil l'arracha à ses réflexions. Il tira une pelote de tissu du dernier tiroir de son bureau, et du plat de la main la frappa à un endroit précis, reconnaissable de lui seul. Le bruit cessa. Puis il sortit un tube d'aspirine du même tiroir et lança d'une voix irritée :

– Ça suffit, maintenant. Casse-toi. Disparais dans ton oasis et remporte-moi ça.

Il pressa deux cachets hors du film transparent. Il n'avait pas mal à la tête, mais s'il n'ingurgitait pas son médicament dans la minute, les douleurs allaient l'assaillir dans une demi-heure tapante. Chaque jour à quatre heures piles. Le mystère de ces attaques répétitives n'avait toujours pas été élucidé. Le dernier médecin que Polidorio avait consulté avait tenu les radios à la lumière, parlé de variations normales, puis l'avait envoyé chez le psy. Le psy lui avait prescrit des médicaments

dont le pharmacien n'avait jamais entendu parler. Le pharmacien l'avait ensuite acheminé vers un sage, qui vivait recroquevillé dans la rue et qui devait peser dans les quarante kilos. Celui-ci lui avait vendu une feuille de papier criblée d'imprécations avec l'ordre de la placer sous l'oreiller avant d'aller se coucher. Finalement, la femme de Polidorio avait rapporté de France un tube de cachets d'aspirine.

Ce n'était pas psychique. Polidorio refusait d'imaginer qu'il puisse s'agir d'un truc psychique. Quel psychisme déraillait tous les jours à la même heure ? Il n'y avait rien de particulier, à quatre heures de l'après-midi. Ce n'était pas lié au travail : les douleurs le prenaient même le week-end. Elles apparaissaient à quatre heures et persistaient jusqu'au soir. Polidorio était jeune, plutôt sportif. Il n'avait pas changé d'habitude alimentaire depuis son arrivée en Afrique : juste à côté du Sheraton, un magasin vendait des articles d'importation. Il n'utilisait jamais d'eau locale, même pour se laver les dents. Le climat ? Mais alors, pourquoi n'avait-il pas de migraines le reste du temps ?

Dans les heures solitaires de la nuit, lorsque l'haleine pestilentielle de la chaleur s'infiltrait par la moustiquaire et montait jusqu'à lui, lorsque cette mer inconnue battait contre ces falaises inconnues et que les insectes batifolaient sous son lit, il croyait comprendre que ce n'était ni somatique ni psychique. La cause de ces maux de tête, c'était le pays lui-même. En France, il n'avait jamais souffert de migraine. Les crises avaient commencé deux jours après son arrivée sur le continent africain.

Il porta les cachets à la bouche et les avala avec deux gorgées de café, sentant la légère pression exercée sur son œsophage. C'était son rituel journalier à lui ; il était blessé de

devoir le livrer à la vue de ce gros tas de soupe qui déblatérait sans retenue.

– Tu te crois au bureau des réclamations, ou quoi ? maugréa-t-il en replaçant le tube dans le tiroir. Barre-toi dans ton oasis, espèce de cafres !

Cafres. Silence.

Polidorio attendit une réaction, et la réaction ne se fit pas attendre : le gros écarquilla les yeux d'un air amusé, arrondit sa bouche en un petit O, et agita une main flasque à hauteur d'épaule. Puis reprit son jacassement : oasis, état des routes, machines Hollerith.

Depuis deux mois que Polidorio avait pris ses fonctions à Targat, il n'avait qu'un seul désir : rentrer sur le continent. Dès le jour de son arrivée, il avait constaté (et cette constatation lui avait coûté un appareil photo) que sa connaissance des hommes, si fine d'habitude, défaillait devant ces visages étrangers. Son grand-père, d'origine arabe, avait vite immigré à Marseille. Polidorio avait un passeport français, mais après la séparation de ses parents, il avait grandi en Suisse, chez sa mère, été à l'école à Bienne et fait ses études à Paris. Il était très apprécié, mais en cas de dispute, on le traitait volontiers de pied-noir. Il avait consacré son temps libre aux cafés, au cinéma et au tennis. Si son service avait été meilleur, il aurait peut-être pu passer pro. Et c'est ainsi qu'il était devenu policier. Comme beaucoup de choses dans sa vie, ç'avait été le fruit du hasard. Il avait accompagné un copain à l'examen d'entrée. Le copain avait été recalé, mais pas lui.

Pendant ses années de formation, la société s'était transformée sans qu'il ne s'en rendît vraiment compte. Il n'était pas homme à s'encombrer de pensées politiques. Il ne lisait pas les journaux. Les fous de Nanterre et les scandalisés de

l'autre camp lui avaient inspiré un même désintérêt. Pour lui, justice et loi étaient à peu près synonymes. Il n'aimait pas les chevelus, mais essentiellement pour des raisons esthétiques. De Sartre, il n'avait lu que dix pages. Dans sa lettre de rupture, sa première petite amie lui avait écrit qu'elle trouvait plus facile de le décrire par ce qu'il n'était pas que par ce qu'il était.

Polidorio avait épousé sa deuxième petite amie. C'était en mai 1969, et il ne l'aimait pas. Elle était tombée enceinte aussitôt. La première année avait été un véritable calvaire. Quand, en raison de sa connaissance de l'arabe, on lui avait proposé un poste dans les anciennes colonies, il avait accepté sans hésiter. La fable des origines : photos du désert dans les beaux-livres en papier brillant, sculptures primitives en bois posées sur les étagères… Il ne savait rien de l'Afrique.

Ce qui l'avait frappé dès son arrivée à l'aéroport, c'était cette odeur inconnue, étrangère. Puis il y avait eu la solitude des premières semaines, avant l'arrivée de sa famille. L'image de Thévenet au mont Ventoux dans le journal local. La carte postale d'un ami, montrant les Alpes enneigées. Il avait commencé à s'arrêter dans la rue quand il entendait un français pur, dépourvu de ce gargarisme asthmatique. La vue des touristes. Leur désinvolture. Les femmes blondes et riantes. Il avait fait une demande de mutation pour rentrer. L'État français lui avait ri au nez. Semaine après semaine, il était devenu de plus en plus sentimental. Les touristes français, les journaux français, les produits français… Il avait même ressenti de la tendresse pour ces hordes de beatniks et de chevelus qui déferlaient à la queue-leu-leu des montagnes, du shit plein les poches, et auxquels ils passaient les menottes. C'était des crétins, certes, mais des crétins européens.

Le gros le baratinait toujours. Polidorio, pourtant conscient de commettre une erreur, repoussa la tasse de café. Des deux mains, il s'appuya au rebord de son bureau et se pencha en avant. Son regard entrevit le fond du gouffre.

– Vingt dollars. C'est bien ça ?

Le prisonnier ficelé semblait s'être assoupi sous le poids du gros.

– Le commissaire en chef te parle ! l'admonesta ce dernier d'une claque sur l'oreille.

– Vingt dollars et un panier de légumes ? redemanda Polidorio.

– Quoi ? fit le prisonnier.

– Oui, c'est à toi que je parle !

– Pardon ? Quoi ?

– Quelques dollars et un panier de légumes, c'est pour ça que tu as zigouillé quatre types à Tindirma ?

– Quoi ? répéta pour la troisième fois le paquet, tressaillant enfin. Quatre personnes où ça ?

– À Tindirma. Quatre Blancs.

– J'ai jamais été à Tindirma de toute ma vie, chef, je vous jure !

MS Kungsholm

Les conquêtes sexuelles provoquaient
chez Ellsberg le même enthousiasme enfantin
et le même besoin de communication
que les informations confidentielles relatives
à la technique nucléaire. Aux gens
de la RAND Corporation, il décrivit sa nouvelle
passion avec ces mots : « elle a un espace entre
chaque dent ».

Andrew Hunt

Peu de gens peuvent être décrits en une phrase. En général, plusieurs sont nécessaires. Pour les personnes ordinaires, un roman entier ne suffit pas.

Accoudée au bastingage du *MS Kungsholm*, short, chemisier et chapeau de soleil blancs, de gigantesques lunettes de soleil sur le nez, Helen Gliese, qui mâchonnait son chewing-gum la bouche entrouverte et considérait la foule amassée sur le quai tout proche, pouvait bel et bien être caractérisée en deux mots : belle et sotte. Avec cette description, on pouvait envoyer n'importe qui au port et être sûr qu'il la trouverait parmi des centaines de passagers.

Mais l'étonnant là-dedans, ce n'est pas tant la brièveté de la description que sa parfaite inexactitude. Car dans le fond, Helen n'était pas belle. Elle représentait plutôt une conjonction de poncifs esthétiques, un abus de soins corporels et une attention exagérée au diktat de la mode. C'était le genre de personne qu'il vaut mieux contempler de loin, dont la photo aurait pu recouvrir le papier glacé des magazines. Une suavité lisse et froide toute en grandes lignes.

Dès que l'image se mettait en mouvement, en revanche, le spectateur était dérouté. C'était comme si la gestuelle d'Helen n'était pas synchrone avec elle-même. Sa voix, traînante et monotone, évoquait ces comédiennes de série télévisée que le script invitait à jouer la « riche et blasée ». Ses mouvements de bras et de mains ressemblaient à une parodie homosexuelle. Et tout ceci, ajouté au maquillage excessif et à la mise insolite, pouvait, l'espace de quelques minutes à plusieurs jours, faire oublier à quiconque rencontrait Helen pour la première fois que le contenu de ses phrases était, en soi, parfaitement logique et réfléchi. Ses pensées étaient claires, et elle les formulait sans peine. Ses lettres étaient plus surprenantes encore.

En d'autres termes, Helen était tout le contraire de sotte, et sinon le contraire de belle, du moins très éloignée d'une représentation classique de la beauté. Pour autant, cette histoire de la faire récupérer au port marchait très bien. Ou plutôt : aurait très bien marché. Car c'était la première visite d'Helen en Afrique, et personne ne vint la chercher.

Les actes d'un déséquilibré

Il nous conseilla de quitter immédiatement
les lieux et s'offrit de nous accompagner
et de nous protéger des trahisons.
L'amabilité de ce geste à l'égard de deux
étrangers parfaitement démunis chez
ce vieux barbare rusé m'émut aux larmes.

Rider Haggard

L'inculpé s'appelait Amadou Amadou. Chacun des indices parlait contre lui, leur somme le condamnait à mort. Âgé de vingt et un ou vingt-deux ans, Amadou était un jeune homme dégingandé qui habitait (ou avait habité) avec ses parents, grands-parents et une douzaine de frères et sœurs à deux rues du lieu du délit, une petite commune agricole dans l'oasis de Tindirma.

La commune était essentiellement composée d'Américains, de quelques Français, Espagnols et Allemands, d'une Polonaise et d'un Libanais – deux fois plus de femmes que d'hommes au total. La plupart des membres s'étaient connus au milieu des années soixante, dans la région côtière de Targat. Par hasard, ils avaient découvert, dans l'oasis située à une

vingtaine de kilomètres de la ville, une petite propriété à deux étages flanquée d'un bout de terrain qu'ils avaient louée à bas prix : le vieux rêve du retour à la nature, de la vie autonome, de l'autogestion et tout le tralala. À la nuance près qu'aucun d'entre eux n'avait l'expérience de ce genre d'utopie appliquée.

Au départ, l'entreprise avait vécu des produits d'un champ irrigué à grand-peine et de la revente de babioles indigènes au monde industrialisé. Avec le temps, s'y était ajouté le commerce occasionnel de substances interdites.

L'amabilité de ces chevelus prolixes, serviables et désorientés avait vite eu raison de la méfiance qu'ils avaient d'abord inspirée à leurs nouveaux voisins. Leur main tendue, pleine d'amitié et de générosité, avait été acceptée, timidement d'abord, puis avec une fermeté et une chaleur étonnantes, par les autochtones, lesquels étaient venus admirer les nouveaux bijoux, tripoter les longs cheveux, échanger de la nourriture. Ce fut l'époque d'une fraternité entrevue, des grandes déclarations, des discussions sans fin. On organisa de petites fêtes, qui amenèrent les premiers troubles : au cours de l'été, le nombre d'invités indésirables, soucieux de tirer un avantage financier de la commune, augmenta de manière incontrôlée. Des services médicaux, de menus travaux d'artisan et des faveurs sexuelles furent exigés – et en partie accordés. De pénibles altercations s'ensuivirent entre les membres de la commune, pudiquement qualifiées de « malentendus » en interne. Par la suite, les hippies, confusément d'abord puis de manière de plus en plus systématique, se retranchèrent du monde extérieur, et se cantonnèrent à une relation d'ordre purement commercial avec les indigènes. Ils finirent même par surélever d'un mètre le mur entourant la propriété, déjà

haut d'un mètre soixante. Seule une courte majorité de deux voix se déclara contre le fait d'en hérisser le sommet d'éclats de verre.

Et tout cela en l'espace de quelques mois.

Deux personnalités émergeaient du groupe : le jeune descendant de l'industrie écossaise, Edgar Fowler III, et l'ex-soldat et vadrouilleur français Jean Bekurtz. C'est lors d'un moment de sobriété qu'ils eurent l'idée de fonder cette commune, et qu'ils réussirent, avec un enthousiasme contagieux, d'une part à en recruter les futurs membres (parmi lesquels figurait un nombre considérable de très belles jeunes femmes), et d'autre part à en esquisser ce qu'ils appelaient la « philosophie ».

Mais la réalité du désert modifia vite leur concept. Si au départ, l'entreprise se situait dans les mouvances d'un marxisme sémillant, les bâtonnets d'encens se multiplièrent bientôt dans les chaumières. Un demi-mètre d'ouvrages trotskistes croupirent entre un Kerouac et un Castaneda, et l'idée d'un capital corporel humain durablement entrelacé (« ce n'est qu'une métaphore ») se heurta à l'incompréhensive résistance des femmes.

À l'époque de notre récit, la commune était retombée au niveau d'une simple communauté d'intérêts, dont la prospérité semblait à peine mieux engagée qu'au moment de sa fondation.

Pour bien comprendre les circonstances du drame et tout ce qui s'ensuit, il est nécessaire de préciser brièvement ce que l'on entend par *oasis*. Les recherches archéologiques n'ont pu mettre en évidence aucun signe de colonisation du lieu dans les temps anciens. En 1850 encore, Tindirma ne représentait qu'un hameau de trois cabanes de torchis autour d'un maigre

réservoir d'eau, dressées sur les flancs d'un pic isolé dans le désert. Les géologues évoquent une montagne conique d'origine volcanique, dont le sommet culmine à environ deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. De là, même par très beau temps, le sable s'étend à perte de vue, sans cesse labouré par un vent côtier qui façonne un champ infini de barkhanes. Seul l'horizon occidental est bordé d'un soupçon de brume bleue et verte.

Située au carrefour de deux insignifiantes routes de caravanes, l'oasis grandit d'abord sous l'effet de combats meurtriers dévolus à la prise de l'Empire du Macina. Les quelques Peuls venus du Sud qui arrivent là sans biens ni avoirs, sans bétail surtout, surmontent la transition de la vie nomade à la sédentarisation. De trois, le nombre de cabanes passe à cinquante, lesquelles commencent de parsemer, entre acacias hérissés et palmiers doums, les instables flancs de coteaux rocailleux.

La vie est dure. Comme la plupart des émigrants involontaires, les Peuls baptisent l'aride lopin de terre qu'ils cultivent d'après leur lieu d'origine : Nouveau Tindirma. En l'espace d'une génération, le nombre des malheureux s'est multiplié par dix. Il n'existe aucune historiographie de cette période, ni écrite ni orale. Le premier document iconographique est une photo en noir et blanc, prise dans les années 1920. Des hommes aux visages balafrés et aux regards éteints, debout sur la surface de chargement d'un Thornycroft BX, sont pressurisés contre un rectangle noir. Le véhicule entre dans Tindirma par la route principale fraîchement aplanie ; seul un premier immeuble à deux étages est visible en arrière-plan.

À la fin des années trente, deux événements transforment le village de fond en comble. Primo : le passage de l'ingénieur

Lukas Imhof, égaré dans la région suite à une panne de voiture. Empêché par les indigènes de procéder à la réparation de son véhicule, Imhof, quasi sans moyens, seulement épaulé de quelques Haratins, s'emploie dans les mois qui suivent à forer un puits de quarante mètres de profondeur près des falaises Kaafaahi. Désormais, l'approvisionnement en eau est assuré en abondance. Lors d'une cérémonie officielle, Imhof reçoit deux bougies traitées (album de famille, photo carrée). Second événement : la guerre civile qui ravage le Sud, et qui place Tindirma dans une position stratégique pour le trafic d'armes et de biens humanitaires. Tandis que deux ou trois familles continuent de cultiver sagement leurs champs de millet, les autres, retirées dans une vie nocturne, inondent le village d'une aisance inconnue et les pistes du Sud de cadavres.

À cette même époque environ, des commerçants arabes quittent Targat pour venir s'installer à Tindirma. Des Européens, lunettes de soleil sombres et nuques soigneusement rasées, traversent l'oasis à bord de voitures vert olive. En 1938, l'administration centrale établit un premier commissariat dans l'oasis. Mais cette ébauche d'État de droit ne modifie pas substantiellement la vie quotidienne ; pour l'essentiel, la nouvelle police est occupée à assurer sa propre sécurité. Ceux qui apprécient le calme et qui en ont les moyens s'offrent une armée privée.

La transition d'une entité sans foi ni loi à un régime semi-civilisé ne s'opère qu'avec l'extension de la guerre civile au sud et à l'ouest. La région, saturée d'armes, doit s'ouvrir à d'autres types de commerce, et les anciens rois de la contrebande investissent dans l'infrastructure. Quelques bars et un hôtel font leur apparition ; une petite salle de cinéma

fonctionnera pendant une courte période. Désormais, une rue asphaltée traverse le centre de l'oasis sur quelques mètres, effectue une percée en direction de la côte avant de sombrer dans le sable. Deux petites mosquées dressent leurs tours vers le ciel jaune. La religion adoucit les mœurs de la communauté ; elle protège les faibles et les défenseurs du droit, et renforce le processus de civilisation par l'évidence du sentiment divin, l'éducation et la Sharia.

Régulièrement, on tente de changer le nom de l'oasis. Mais aucune dénomination n'émerge. Ni les indigènes, ni les Arabes, ni les deux ou trois cartographes qui ont eu vent de la colonie ne parviennent à faire table rase du sinistre passé.

Selon les témoignages, les faits suivants s'étaient produits en ce mercredi 23 août 1972. Amadou Amadou, passablement éméché, s'était introduit dans la cour de la commune, située près du souk, dans une Toyota bleu clair rouillée qui ne lui appartenait pas. Là, il avait proposé, selon la déclaration unanime de cinq hippies, des services dont la nature était d'abord restée confuse ; puis, tout en buvant le thé qu'on lui avait servi, il avait tenu des discours aussi audacieux qu'anatomiquement incorrects sur la sexualité (quatre témoins), ou du moins entamé une réflexion philosophique sur les relations sexuelles (un témoin féminin). Par la suite, il s'était éclipsé dans la cuisine et avait continué, à l'insu de tous, de s'abreuver d'alcool. Il en était brusquement ressorti une arme à la main, et s'était rué dans la propriété, à la recherche d'objets de valeur. Son attention avait d'abord été attirée par une chaîne hifi dans la salle à vivre ; mais ne parvenant pas à la porter seul, il avait sommé une femme de mettre les baffles dans sa voiture. Ladite femme ayant refusé sous prétexte que la chaîne

n'avait pas encore été totalement payée, Amadou lui avait flanqué une balle dans la tête. Il avait également descendu deux autres communards venus en renfort pour le désarmer (avec des paroles sans doute). Tenant son arme devant lui comme un chien en laisse, il avait continué de fouiller la propriété, et il était tombé sur une valise en raphia bourrée de billets (monnaie inconnue). De là, il n'avait cherché qu'à prendre la fuite avec son pactole. Ce faisant, il avait perdu une sandale dans la cage d'escalier, abattu un communard planqué dans une armoire, et s'était encore emparé d'un panier de fruits posé sur le buffet de la cuisine. Une bonne trentaine de témoins, alertés par les coups de feu, s'étaient précipités dans la cour de la commune. Ils y avaient vu Amadou tirer en l'air pour disperser la foule, sauter dans sa Toyota, démarrer en trombe et prendre la direction de la côte. En chemin, le fugitif était tombé en panne d'essence au beau milieu du désert et s'était fait attraper par un shérif de village dodu. Ce dernier s'était peu après présenté au bureau de Polidorio avec le suspect.

Au moment de son arrestation, Amadou n'avait plus qu'une seule sandale au pied. On n'avait pas mis la main sur la valise en raphia ; le panier de fruits, en revanche, était posé sur le siège passager de la Toyota bleu ciel. Le Mauser encore chaud avait été découvert dans la boîte à gants du véhicule, et le chargeur vide correspondant dans la cour de la commune. Une sandale, qui ressemblait en tous points à celle qu'Amadou avait au pied dans la cage d'escalier, avait également été retrouvée.

Au cours de sa déposition, Amadou n'aborda aucun des reproches proférés à son endroit : il contesta le fait en bloc. Cela n'avait rien d'inhabituel : dans un pays où la parole

d'homme faisait encore foi, on ne passait quasiment jamais aux aveux. La déclaration standard des prévenus pendant les enquêtes, c'était : « L'ensemble des accusations prononcées à mon encontre sont dépourvues de tout fondement et je me sens profondément blessé dans mon honneur ». Quand les inculpés ou les accusés se donnaient la peine d'inventer leur propre version des faits, ils s'embarrassaient rarement de détails. Amadou ne fit pas exception à la règle. Il ne lui vint pas à l'esprit d'intégrer logiquement les faits avérés dans l'édifice qu'érigeait son imagination. Comment la sandale était-elle parvenue dans la cage d'escalier de la commune ? Et le chargeur dans la cour ? Pourquoi quarante témoins parvenaient-ils à l'identifier sans l'ombre d'un doute ? Il haussa les épaules. Avec toute la meilleure volonté du monde, il ne savait pas. D'ailleurs, il ne comprenait pas pourquoi on lui posait la question : n'était-ce pas le rôle de la police que d'y répondre ? Désignant un appareil électrique quelconque (téléscripteur, machine à café), il demanda à passer au détecteur de mensonge. Jurant de par le Dieu vrai et unique, il affirma primo ne pouvoir faire état que de ce qui s'était vraiment passé, et secundo d'être prêt à le faire. Lui, Amadou, avait fait une promenade dans le désert. La météo étant douce, la promenade avait duré plusieurs heures (contrairement aux apparences, ce n'était pas invraisemblable, de nombreux habitants de l'oasis pratiquant toujours la contrebande à leurs heures perdues). Ce faisant, il avait perdu une sandale dans un fourré d'épines. Près d'une piste, il avait découvert une Toyota bleu ciel abandonnée dont la portière était ouverte ; il s'y était assis, attiré par un exquis panier de fruits posé sur le siège passager. Affamé, il avait caressé l'idée d'en goûter – chose qu'on pouvait effectivement lui reprocher,

car le fruit ne lui appartenait pas. Il était prêt à jurer cette version sous serment. À cet instant cependant, il avait été arrêté par un policier sorti de nulle part qui l'avait emmené à Targat. Une arme dans la boîte à gant ? Il n'en avait pas connaissance.

Amadou répéta cette déclaration mot pour mot quatre jours d'affilée. Une fois seulement, le soir du quatrième jour, une énorme fatigue le gagna, et il affirma avoir balancé la valise en raphia par la fenêtre dans sa fuite. Il réfuta cependant cette phrase quelques secondes plus tard, refusa ensuite d'y revenir, et déclara qu'il se tairait tant qu'on ne le laisserait pas enfin dormir.

La nationalité des victimes, toutes occidentales, compliqua considérablement l'affaire. Le premier jour, ce fut Polidorio qui mena l'interrogatoire. Canisades s'en chargea le deuxième et le troisième jour, tout en entreprenant de timides tentatives pour renvoyer le cas à Tindirma. Contre toute attente, le ministère de l'Intérieur s'entremit dans le dossier et le confia au plus expérimenté du service, Karimi.

Un membre du gouvernement se trouvait depuis quelques jours aux États-Unis pour négocier fraternité d'armes et aide au développement, quand le massacre fit la Une des journaux américains. L'affaire fut éminemment détaillée. Même en Europe la presse s'y intéressa, quand bien même aucun Européen ne figurait parmi les victimes. Dans la capitale du pays, les ambassadeurs français et américain ainsi qu'un magazine d'informations allemand posèrent des questions embarrassantes. Conséquence : Karimi, accompagné d'un procureur, se barricada dans un hôtel de Tindirma. Officiellement, c'était pour approfondir l'enquête ; en réalité, il alimentait les journalistes dépêchés sur place en informations

indiscrètes sur la situation et en croustillantes anecdotes illustrant la non-imputabilité du coupable. Les victimes avaient beau être des hippies montant une entreprise de marijuana anti-impérialiste en plein désert, elles n'en étaient pas moins américaines. Et quand la situation devient grave, le monde industrialisé n'a d'yeux que pour ses ressortissants.

Amadou n'était pas vraiment au courant des honneurs qui lui étaient faits. Il continuait de montrer du doigt sa machine à café/détecteur de mensonges, de jurer sur la vie de son père et du père de son père, d'en appeler au Dieu vrai et unique, de solliciter l'assistance du Roi et de sa famille, et de déclarer qu'on avait beau le torturer et lui forer des vis dans la plante des pieds, il ne dévirait pas d'un centimètre de la vérité.

– Des vis dans la plante des pieds, reprit Karimi. Voilà des méthodes qui ne sont pas en usage ici. Sérieux, si tes aveux nous intéressaient vraiment, on les aurait obtenus depuis belle lurette. J'espère que c'est clair pour toi. Tu peux te les garder, tes pieds. T'as vu les indices ? Qui ça peut bien intéresser, tes déclarations ? T'as déjà réfléchi à la question ?

Amadou, tout sourire, glissait nerveusement sur sa chaise. Karimi s'adressa à l'avocat :

– Vous le lui avez expliqué, ça, au moins ? Qu'un dixième de ce qu'il a fait suffirait à l'envoyer à la guillotine ?

Puis, se retournant vers Amadou :

– Que tu avoues ou non, on s'en fout complètement. Même le tribunal bananier le plus corrompu ne pourrait plus te disculper. Tu peux fermer ta gueule, ou tu peux parler. La seule différence, c'est que si tu avoues, ta famille aura un cadavre présentable. Pense à ta mère. Non, au temps pour

moi, ce n'est pas la seule différence : l'autre, c'est que si tu avoues, tu peux aller pisser.

L'avocat, qui jusque-là se rongeait les ongles sans rien dire, protesta mollement, puis exigea de parler à son client entre quat'zyeux. Karimi désigna un canapé dans un coin de la pièce – celui sur lequel les commissaires s'assoient pour kiffer.

L'avocat aurait pu emmener Amadou dans une pièce voisine. Ou il aurait pu prier Karimi, Canisades et Polidorio d'attendre à la porte. Au lieu de ça, il entraîna Amadou vers le divan, situé sept-huit mètres plus loin, et lui expliqua (à voix basse mais néanmoins perceptible par les policiers) que les indices étaient aussi accablants que la chaleur du commissariat. L'index brandi en l'air, il ajouta que, de toute façon, aux yeux d'Allah, le sort en était jeté. Devant un tribunal terrestre en revanche, des aveux ne parviendraient certes ni à aggraver ni à améliorer la situation, mais néanmoins à raccourcir cette procédure absurde et déshonorante. Et un homme d'honneur comme Amadou, etc.

L'avocat, c'est entendu, n'était pas le meilleur de sa rue. Il avait un visage de paysan et portait un costard noir peu seyant, dont la poche était ornée d'un petit mouchoir de tissu couleur moutarde, tel un appel au secours. Au commissariat, on se demandait où la famille d'Amadou avait bien pu dénicher l'animal. Le soupçon qu'il fût payé en nature était de mise ; après tout, Amadou avait six ou sept sœurs.

– La vache ! fit Canisades, qui jetait des coups d'œil réjouis vers le bureau. La vache !

Polidorio regarda sa montre, sortit deux aspirines de sa poche et les avala à sec. Le menton dressé, il contempla un moment le ventilateur du plafond. Avec force pantomimes,

Amadou s'obstinait dans sa version des faits (promenade dans le désert, sandale, panier de fruits, arrestation) et s'agitait sur le canapé tandis que l'avocat, pour la troisième ou quatrième fois, répétait ses arguments sur le ton d'un maître d'école. Soudain, Polidorio saisit à la dérobée un regard de l'accusé. Il n'en avait encore jamais vu de tel. C'était le regard désespéré d'un homme pas très intelligent dont la conscience, à cet instant précis, au beau milieu des monotones palabres de son avocat, réalise que sa vie va bientôt se terminer. Le regard d'un homme qui, malgré l'accablante charge qui pèse sur lui, partait, quelques minutes auparavant encore, de l'idée qu'il avait une chance d'échapper à l'échafaud. Un regard qui ne semblait pas seulement affligé, mais aussi surpris. Le regard d'un homme qui, pensa Polidorio, était peut-être innocent.

Il feuilleta le dossier.

– Au fait, où sont les empreintes digitales ?

– Quelles empreintes digitales ?

– Sur l'arme.

Karimi secoua la tête tout en déroulant le papier aluminium d'un petit chocolat.

– Nous avons quarante témoins, dit Canisades. Et Asiz est en vacances.

– Mais n'importe qui peut le faire, non ?

– Quoi ? Qu'est-ce que n'importe qui peut faire ? Tu sais le faire, toi, peut-être ?

Karimi, qui voulait absolument retourner à Tindirma avant la tombée de la nuit parce qu'il y avait rendez-vous avec un journaliste de *LIFE*, inspira bruyamment.

– Même Asiz, il sait pas. La dernière fois, dans l'enceinte de la garde du palais, il a foutu du scotch de partout pendant une semaine, et il a pris quatre cents empreintes. Les seules

qui se sont avérées reconnaissables, c'était celles du fils du concierge, qui a genre huit ans.

Polidorio soupira et lorgna vers l'avocat qui avait fini de parler. La tête d'Amadou était en berne.

Shakespeare

Un jour, je reçus une lettre merveilleuse du corps médical de la faculté de médecine de Boston, Massachussetts. Ils m'avaient élue la personne qu'ils aimeraient le plus opérer.

Dyanne Thorne

Longtemps, Helen n'avait pas eu conscience de l'impression qu'elle produisait.

Elle ne s'était vue qu'en photo ou dans la glace, s'y était trouvée belle. À couper le souffle, même, à en juger par certains clichés. Elle avait pris sa vie en main, sans être particulièrement heureuse ou malheureuse. Elle n'avait aucun problème avec les hommes. Pas plus que ses amies en tout cas. Plutôt moins, même. Depuis le début de la High School, Helen avait eu sept ou huit petits amis de son âge, très sympas, très bien élevés, et très sportifs. Tous des garçons pour qui l'intelligence de leur copine n'était pas un facteur décisif – et qui, en l'occurrence, n'avaient pas remarqué celle d'Helen. Cela ne la dérangeait pas. De toute façon, ses relations n'avaient jamais été bien longues. Une rupture ? Une petite virée sur le campus le ventre à l'air, et Helen avait trois invitations à dîner. La seule

question qu'elle se posât de temps en temps, c'était : pourquoi ne se faisait-elle jamais aborder par les hommes vraiment intéressants ? Elle ne se l'expliquait pas.

Elle déprimait régulièrement, mais comme tout le monde, sans plus. Elle savait des romans que les plus belles femmes sont souvent les plus malheureuses. Et elle était une grande lectrice.

Sa confiance en elle s'était fissurée une première fois le jour où, devant préparer un exposé, elle avait enregistré sa voix sur magnétophone. Elle avait écouté l'enregistrement quatre secondes exactement. Après, elle n'avait plus osé rappuyer sur la touche play. Un extraterrestre. Un personnage de Tex Avery. Un chewing-gum parlant. Certes, entendre sa propre voix fait toujours un drôle d'effet – elle le savait. Mais là, les sons sortis du magnéto ne lui étaient pas simplement étrangers. D'abord, elle avait même cru à un problème technique.

Le professeur de chimie à qui elle avait emprunté le magnéto avait tenté de la rassurer. La conduction des ondes par les os du crâne étant plus encline à propager les basses fréquences, l'homme percevait sa propre voix plus pleine et plus mélodieuse qu'elle ne l'était en réalité : Helen avait donc tout lieu d'être surprise. Lui-même avait une voix de châtré. Pendant son laïus, son regard était resté rivé vers le décolleté de son étudiante, qui préféra éviter toute nouvelle expérience dans le domaine et oublier l'épisode.

C'était pendant sa première année à Princeton. Elle y avait été admise sans difficulté et avait même reçu une bourse très prisée. Mais comme la plupart des étudiants en première année, l'arrivée dans ce monde nouveau, plein de rituels bien rôdés qui lui étaient totalement inconnus, l'avait fortement intimidée. Dans son foyer d'étudiants, elle s'était sentie seule

comme jamais. Elle avait alors dévoré études sur études, avait accepté toutes les mondanités, y compris les plus barbantes, et avait veillé à occuper ses soirées.

Par l'intermédiaire d'un étudiant en littérature anglaise, Helen était entrée en contact avec un groupe de théâtre profane. La troupe jouait quatre à cinq pièces par an, essentiellement classiques, parfois modernes. La plupart des participants étaient des étudiants, mais il y avait également deux femmes au foyer, un professeur à la retraite (qui ne rechignait pas à se déshabiller si le rôle l'exigeait), et enfin un jeune verrier, qui passait pour la star secrète du groupe. Il avait vingt-quatre ans, un minois de comédien, un corps de statue grecque, et une seule imperfection : il ne retenait aucun texte.

La présence de ce garçon ne fut pas pour rien dans le fait qu'Helen, trois années durant, étudiât avec assiduité les drames de l'ère élisabéthaine. D'abord, elle n'obtint que de petits rôles. Plus tard, elle joua Bianca dans *La mégère apprivoisée*, puis Dorothea Angermann dans la pièce du même nom. Ne manquant pas de talent, elle se voyait déjà interpréter la brillante héroïne. Malheureusement, les premiers rôles n'étaient pas attribués au mérite, mais à l'ancienneté. Et la plus ancienne, c'était Desdémone.

Et puis ils montèrent *La chatte sur un toit brûlant*. Enfin, disons : ils imitèrent le film. Le verrier devint le brillant Paul Newman. Il ressemblait à s'y méprendre à l'original, et traînait ses béquilles sur scène avec une telle nonchalance que même ses conversations avec le souffleur passaient pour une trouvaille géniale. Une étudiante en biologie munie de splendides cheveux noirs joua Liz Taylor. Et Helen fit Mae. La bigote avec sa famille de bigots. On lui rembourra la taille, on poudra ses cheveux en gris, on dessina deux petits abricots au-dessous

des pommettes, et on la fourra dans une robe patate. Pour figurer sa progéniture, censée souffrir du syndrome de Klippel-Feil, on lui refila les petits-enfants du professeur à la retraite, à qui on enroula un support cervical et on bourra le gosier de caoutchouc-mousse. Quand ils ouvraient la bouche, les enfants émettaient des couinements dépourvus de consonnes qui ravissaient le public.

Le formateur de la troupe enregistra la Première sur sa caméra double super 8. C'était le premier film qu'Helen voyait d'elle depuis son entrée à l'école. Pendant la représentation, elle quitta la salle, gagna les toilettes, jeta brièvement un œil dans la glace et vomit. Puis elle retourna assister à la projection, droite dans ses bottes. Une heure et demie durant, elle feignit de regarder l'écran, attentive au crépitement monotone du projecteur.

La pièce suivante au programme devait être *La Ronde*, d'Arthur Schnitzler. Mais avant même la répartition des rôles, Helen se retira de la troupe. Seul le formateur exprima son regret ; les autres ne prêtèrent pas attention à son départ, tout comme ils n'avaient pas prêté attention à sa piètre représentation dans la pièce de Tennessee Williams. Elle s'y était montrée parfaitement ridicule – ce qui, d'une certaine manière, était en conformité avec le rôle (pour être honnête : en totale conformité avec le rôle) –, mais qui, en l'espèce, pouvait difficilement passer pour intentionnel. Cette mimique ! Cette intonation ! Et personne, au sein du groupe, ne l'avait remarqué. Lors des applaudissements finaux, Helen jeta un dernier coup d'œil à l'écran. Les sifflets se décuplèrent au moment où Mae, affublée de son grotesque sac à patates, fit un pas en avant et posa avec affectation ses bras sur deux

des monstres sans cous, la bouche crispée en un sourire d'une abominable niaiserie. Dernière image, fin du crépitement.

Lors de la petite cérémonie qui suivit la représentation, Helen but trop de vin. Avant de prendre définitivement congé de ses camarades, elle glissa à l'oreille du verrier qu'elle comptait bien le mettre dans son lit cette nuit-là. Elle lui donna l'adresse et l'heure, et s'en alla sans attendre sa réaction. Elle avait fait exprès de choisir un vocabulaire énergique pour justifier son échec en amont.

Mais ce ne fut pas un échec. À une heure du matin, des ongles raclèrent contre le bois de sa porte, et Paul Newman fit son entrée avec un bouquet qui semblait tout droit sorti du cimetière. Le jeune verrier sembla soulagé de voir Helen jeter les fleurs dans l'évier de la cuisine et déboucher une nouvelle bouteille de vin. Au petit matin, il lui avoua en sanglotant être fiancé et récolta un haussement d'épaules. Ils ne se virent plus jamais.

Après son départ, Helen enfila un peignoir blanc et se faufila dans les couloirs du foyer. Tête basse, elle gravit deux étages et frappa à la porte de sa meilleure amie, Michelle Vanderbilt. Ou peut-être pas sa meilleure amie, mais sa plus ancienne. Michelle et Helen s'étaient rencontrées à l'école primaire. Et depuis lors, leur relation avait toujours été profondément déséquilibrée.

L'un de leurs plus vieux souvenirs communs, le plus épouvantable et archétypique sans doute, était l'histoire du canari. Les fillettes devaient avoir huit ans, peut-être moins. Elles étaient en train de jouer dans la chambre de Michelle quand elles entendirent le frère cadet de cette dernière hurler depuis la pièce voisine. Quelques secondes plus tard, un petit volant de badminton jaune passa la porte en boitillant, la tête

révulsée et complètement flasque. Michelle se leva d'un bond, paniquée. Comme happé par une rafale de vent, le volant frémit et se mit à tanguer vers le couloir, s'approchant dangereusement de l'escalier. Le petit frère courait dans tous les sens, hystérique. Mme Vanderbilt sombra sur sa chaise, paralysée. Michelle cria à Helen :

– Aide-le, bon sang ! Aide-le !

Helen, qui n'avait pas d'animaux de compagnie et n'avait encore jamais vu le canari ailleurs que dans sa cage, s'en saisit avec précaution. De son index, elle essaya de lui relever la tête, qui retomba mollement. La fillette proposa alors de le coucher ou de redresser sa colonne vertébrale avec une allumette. N'obtenant aucune réaction, elle gagna le salon des Vanderbilt et consulta l'encyclopédie. Elle regarda d'abord à « canari » et à « accident », puis à « fracture de la nuque » et enfin à « paraplégie ». Et finit par suggérer à Michelle d'appeler le docteur ou une amie qui avait aussi un oiseau.

Finalement, Mme Vanderbilt parvint à joindre un vétérinaire, lequel conseilla de délivrer l'animal de ses souffrances. Le combiné en l'air, la maîtresse de maison répéta la consigne tout en détaillant la pièce d'un regard de détresse. Mais aucun membre de la famille Vanderbilt n'était en mesure d'entreprendre le nécessaire. Finalement, Helen eut pitié du misérable. Avec précaution, elle le fit glisser dans un sac en plastique qu'elle cala sous ses genoux ; puis, avec un volume de l'Encyclopaedia Britannica, elle frappa sur le sac jusqu'à ce qu'il perde l'une de ses trois dimensions. Le petit disque qui en résulta fut enterré dans le jardin. Mme Vanderbilt sanglotait derrière les rideaux.

L'admiration mêlée de crainte que Michelle ressentit envers son amie ce jour-là prédomina les années suivantes.

Durant la puberté, elle se teinta tour à tour d'une palette de sentiments autres : incompréhension, engouement, colère, jalousie, froideur délibérée, pitié presque… Et tous ces sentiments contradictoires étaient d'autant plus intenses que leur objet ne semblait pas en remarquer la volatilité.

Aussi le jour de la représentation constitua-t-il un jour très particulier pour Michelle : ce fut le premier et le seul où elle vit son amie en position de faiblesse. La jeune femme qui se traîna dans sa chambre en peignoir blanc ce matin-là, sollicitant une tisane et de l'affection, portait toute la misère du monde sur ses épaules. Bousculée par cette occasion inattendue, Michelle remua le couteau dans la plaie. C'était pour tout le monde pareil, ça flanquait toujours un coup, au début ; elle-même, quand elle avait par hasard entendu l'enregistrement de sa propre voix… C'est vrai que, chez Helen, il y avait aussi les mouvements, et ajoutés à la mimique, c'était effectivement, si elle était franche, disons… mais bon, après tant d'années… C'est aussi ça, l'amitié… Et après tout, on finissait par très bien s'y habituer. Franchement, elle, personnellement, elle ne remarquait plus rien.

Dans les salles de cours, Michelle ne brillait pas par son sens de la rhétorique. Mais entre quat'zyeux, lors d'une conversation cordiale, elle pouvait débiter des blocs de texte assez conséquents. Même si, à ses yeux, ce qui arrivait à Helen était une Lapalissade (un chagrin d'amour, un échec ou la maladie de son chat auraient exacerbé sa verve), elle discourut sans interruption pendant près de deux heures sur ce qu'elle nomma plus tard : « l'affaire de la bande sonore ».

Helen ignora entièrement le contenu du message pour n'en retenir que la longueur. Si Michelle avait parlé deux heures, c'est que le problème était grave.

Pendant quelques mois, elle s'exerça, à l'aide d'un dictaphone, à adopter une diction plus claire et plus rapide. Sans succès. Pour gommer ce qui, dans ses mouvements, pouvait passer pour affecté ou nonchalant, elle chercha une activité sportive qui allât à l'encontre de ce qu'elle aimait faire et de ce qui convenait à son corps. Elle se décida pour le karaté. Elle s'inscrivit à un cours à la fac où elles n'étaient que deux femmes. Après quelques semaines d'entraînement, une conclusion s'imposa : dans la vie, on pouvait modifier certaines choses, mais pas les données physiologiques. Le karaté lui fit gagner en force et en habileté, mais ne changea pas radicalement sa manière de se mouvoir. Elle était Mae en keikogi, Mae pratiquant le yoko-geri, Mae au tapis. La déprime.

Malgré l'inanité de ses efforts, elle n'abandonna pas, et passa même dans un club professionnel. Y étant la seule femme, elle attira l'attention de tous les participants, quasi exclusivement des policiers d'une académie voisine.

À la fin de ses études, elle avait la ceinture noire dans deux sports de combat, deux avortements derrière elle, trois ou quatre petits copains flics, et l'ignorance totale de ce qu'elle allait faire de sa vie. Ses pommettes devenues saillantes et les premières rides cerclant ses yeux et sa bouche conféraient à son visage une certaine dureté. Ce n'était certes pas le résultat escompté de la cure qu'elle s'était prescrite, mais ça ne lui allait pas si mal. Elle se maquilla.

– Écoute ta voix intérieure, lui conseilla Michelle.

Mais à l'inverse de son amie, Helen n'avait nulle part découvert de voix en son intimité. Elle n'aspirait pas à la vie bourgeoise. S'il lui avait été donné de comparer la nature et l'intensité de ses sentiments avec ceux qui animent

généralement les gens de son âge, force lui aurait été de constater qu'elle était froide. Ce qui transportait ses comparses la laissait parfaitement indifférente. Une carte postale impressionniste, le saut d'un jeune chaton ou la nouvelle des fiançailles de Grace Kelly ne la touchaient pas. Un observateur inattentif l'aurait qualifiée d'impassible. En réalité, ses songes étaient emplis d'étranges images : un pompier qui sauve deux enfants asphyxiés d'une maison en flammes… Un pilote qui dévale la montagne en agitant son chapeau de cow-boy, à cheval sur la bombe atomique… Spartacus crucifié qui pleure Jean Simmons… *Please die, my love, die now*…

Elle préféra les sujets héroïques.

Lundgren

No Chinaman must figure
in the story.

Ronald Knox, Ten Commandment List
for Detective Novelists

Et maintenant, Lundgren avait un problème : il était mort.

Des enfants qui jouaient aux alentours avaient découvert son corps au fond d'un cloaque, dans l'est de Tindirma. Quatre hommes l'en avaient tiré par ses chaussures cousues trépointe. Seule la coupe élégante de son costard avait permis de l'identifier comme européen. Personne ne savait qui il était, ni comment il était arrivé dans l'oasis, ni ce qu'il était venu y faire. Personne ne le regrettait.

Cette nouvelle atrocité perpétrée sur un Blanc, trois semaines seulement après le massacre de la commune, plongea les habitants du désert dans une sympathique effervescence. Du bout des doigts ou avec des bâtons, ils perforèrent les poches du cadavre. N'y trouvant aucun objet de valeur, ni rien d'autre d'ailleurs, ils replongèrent le corps dans le cloaque, scellant ainsi le mystère de son identité.

Un vieux Touareg, qui souffrait de cécité du fleuve, se fit guider par une troupe de gamins jusqu'au lieu du drame. Il s'y installa quelques jours, et, moyennant un bakchich dérisoire, une poignée de pistaches ou un verre de schnaps, offrit de raconter la terrible histoire. Ses yeux d'un bleu topaze, dépourvus de pupilles, erraient en clignant sur la tête de ses auditeurs. La veille de la découverte du cadavre, il s'était promené dans le désert et avait été effrayé, affirmait-il, par un bruit sinistre provenant du ciel. Les enfants qui l'accompagnaient en avaient claqué des dents de frayeur ; mais lui, qui avait combattu sous les ordres de Moussa Ag Amastan, avait sans peine reconnu le bang supersonique d'un F-5. Au milieu de ce que ses jeunes compagnons avaient décrit comme une traînée de condensation, bleue et fine comme une aiguille, un parachute doré s'était ouvert et avait tournoyé au-dessus de la falaise de Kaafaahi, dansant avec son ombre comme des aigles avant l'accouplement. Peu de temps après, un homme vêtu d'un vénérable costard avait dévalé la montagne à quatre pattes, crapahutant parmi les broussailles de maisons en terre crue, puis avait disparu, traînant derrière lui le parachute comme une charrue dorée.

Le parachute suscitant l'émerveillement du public, le conteur commença à impliquer d'autres éléments dans son récit : une voiture de course, les services secrets, et quatre hommes armés de barres en fer. Mais au bout de quelques jours, l'histoire avait fait la ronde, et le vieux ne gagna plus d'argent. On se dispersa à nouveau.

En vérité, il n'y avait eu aucun parachute, et aucune barre en fer. En vérité, personne n'avait rien vu. Dans toute l'oasis, il n'y avait qu'une seule personne qui savait quelque chose, et cette personne se taisait : la patronne de la chambre que

Lundgren avait louée le jour de son arrivée. Et la raison pour laquelle elle ne soufflait mot, c'est que dans cette pièce minuscule, elle avait retrouvé un paquet désormais sans propriétaire regorgeant de merveilles.

L'arrivée de Lundgren à l'oasis n'avait pas été spectaculaire. Il avait effectué le trajet en train jusqu'à Targat ; de là, il avait endossé une djellaba, s'était collé une barbe ridicule sur la figure, et avait pris le taxi collectif en direction du désert. En route, il n'avait pas communiqué avec ses compagnons de voyage. Quelques kilomètres avant Tindirma, le taxi était tombé en panne ; Lundgren, se croyant pressé, était monté sur une charrette à âne, avait donné un bakchich au conducteur, et lui avait nommé l'adresse d'une petite traverse.

Après s'être fait rouler quelque temps, il avait prié le paysan de l'arrêter. Il s'était retrouvé à deux rues de son lieu de destination, devant un immeuble glauque. Au rez-de-chaussée, un bar glauque, et à l'étage, une chambre à louer glauque. Un panneau en arabe et en français informait qu'elle était libre. Lundgren, qui n'avait aucune envie d'utiliser sa réservation pour l'hôtel deux étoiles local, demanda à la voir. La patronne, âgée d'environ cent ans, le conduisit au premier étage. Son visage, à l'exception de deux trouées pour les yeux, était criblé de rides. Ses maxillaires n'arrêtaient pas de moudre, laissant s'écouler une infâme bouillie des coins inférieurs de la bouche.

Elle ouvrit la porte de la chambre. Derrière, une cuvette pour se laver et un matelas. Pas d'électricité. Des blattes longeaient les plinthes à la queue-leu-leu. Lundgren eut un sourire obligeant, amical même, et régla deux semaines d'avance. La vermine ne le dérangeait pas. Vieille règle : là où

il y a des Arabes, il y a de la vermine. Avec l'aide de la vieille, il déroula une pellicule plastifiée sur son lit, en enduisit les bords d'une épaisse pâte de couleur ocre, puis il enfuma la pièce avec un aérosol et referma la porte. Ce qui vit meurt aussi.

La vieille dame, nullement choquée, proposa à Lundgren quelque chose à manger. Il refusa poliment. Elle sortit une bouteille de schnaps maison de sous son tablier, mais il déclara ne pas boire d'alcool pour des raisons religieuses. Elle lui offrit alors, respectivement et dans cet ordre, du café, du café en grains, une voiture de location, une prostituée, et sa petite-fille. Une toute petite fillette, elle n'avait pas dix ans ! – Ses fines lèvres gercées faisaient de petits bruits mouillés censés en préfigurer la fraîcheur affriolante. Lundgren examina la femme, pensif. Il lui remit un petit bakchich, prit la clé qu'elle lui tendit, lui révéla s'appeler Herrlichkoffer et la pria de n'en parler à personne. Puis il réajusta sa barbichette et s'en alla vers sa mort.

Sur la passerelle

If you look good and dress well,
you don't need a purpose in life.

Robert Pante

Pour quelqu'un qui débarquait définitivement à Targat, Helen avait peu de bagages : une petite valise en cuir de veau, et une autre, plus petite encore, d'un plastique noir rigide. Quand le steward en chef, qui prenait congé des passagers, vit arriver cette blonde platine habillée tout en blanc, il hésita légèrement.

– Au revoir, Mrs. …

– Au revoir, Mr. Kinsella.

Les passagers s'amassaient sur la passerelle. Deux marins essayaient de contenir la foule de djellabas grises de faction sur le quai – une fourmilière composite de portefaix, d'agents hôteliers, et de voleurs à la tire. Les cris des marchands se mêlaient à ceux des culs-de-jatte. Un chœur d'enfants entonna : « Donnez-moi un stylo ! Donnez-moi un stylo ! »

C'était les premiers mots de français qu'Helen entendait depuis Princeton. Elle releva ses lunettes de soleil sur sa tête.

Était-ce bien judicieux de fouiller ses bagages pour y chercher de quoi écrire ? Soudain, elle sentit une main saisir sa valise. Baissant les yeux, elle vit un petit garçon qui s'était rué sur la passerelle et, d'un air buté, cherchait à lui ravir son bagage. Pour la lui porter ou la lui voler ? Helen crispa ses doigts autour de la poignée. Le garçon, cheveux noirs embroussaillés, épaules fluettes, menait un combat muet mais désespéré, quand le fermoir céda brusquement et le contenu de la valise se déversa dans la mer dans un élan bariolé : les rouges à lèvres d'abord, puis les crèmes, les flacons et les disques à démaquiller, et enfin la valise elle-même, qui battit des ailes avec grâce. Helen trébucha en arrière.

Aussitôt, Mr. Kinsella dévala les marches ; au même moment, l'un des marins remonta la passerelle au pas de course et se fraya un chemin parmi les passagers. Le garçonnet, pris au piège, se glissa sous les grelins et plongea dans l'étroite langue de mer qui s'étendait entre le paquebot et le quai. Depuis le pont supérieur, un ivrogne applaudit à tout rompre, tandis que le garçon s'enfuyait à la nage en pagayant comme un petit chiot.

– Bienvenue en Afrique, s'excusa Mr. Kinsella, parvenu à la hauteur d'Helen.

Il aida la jeune femme à porter l'autre valise jusqu'au stand de taxis, et resta un moment à la regarder s'éloigner.

Le chauffeur du taxi n'avait plus de bras droit. Il changeait les vitesses en tournant le torse, le volant calé entre les genoux.

– Une mine, expliqua-t-il laconiquement en secouant son épaule ravagée.